

monde, qu'elles font l'occupation de tous les Gouvernements; que l'estime et l'admiration dont elles jouissent ne peuvent être fondées sur des préjugés puisqu'il n'y a point de préjugés universels, et qu'on ne peut taxer tous les hommes d'inconséquence, ni les supposer dans l'erreur, parceque, comme dit M. de La Mennais, si l'on faisait de telles suppositions, la société entière périrait.

ÉDUCATION.

Nous publions aujourd'hui l'article suivant de notre correspondant M. en lui demandant pardon pour la faute involontaire que nous avons commise. Cet article devait paraître dans notre 3ième numéro, et doit par conséquent précéder celui publié dans notre numéro du 18 Janvier.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

SUR L'INSTRUCTION ET L'ÉDUCATION MORALES ET RELIGIEUSES A DONNER AUX ENFANS.

Si, comme on n'en peut douter, l'homme a reçu de son créateur, cette intelligence qui le distingue des autres animaux, afin qu'il le connaît, l'aime et le pût servir de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, combien grande est donc l'obligation des pères ou de ceux qui ont la charge ou le soin des enfans, de cultiver, comme elle le doit être, cette intelligence !

L'expérience n'a malheureusement que trop bien démontré le vice des méthodes de routine que naguère, l'on suivait, tant au sein de la famille, que dans les écoles, auprès des intéressans enfans que l'on prétendait éduquer ! La mémoire, tout en facilitant l'opération de ce procédé mécanique qui consistait à remplir la tête de mots, sans que l'on parût aucunement s'occuper de l'intellect, jouait le principal rôle dans l'ancien système ; et à dire vrai, la paresse coupable des pères et des instituteurs, devait admirablement s'accorder de cette méthode. Car bien qu'un esprit intelligent et bien co-ordonné, se plaise à explorer des intelligences, le gros des pères et des maîtres, a, de tout temps, préféré se tenir au plus bas échelon, que de s'astreindre à ce qu'ils regardaient, sans doute, comme une gêne insupportable.

Heureusement que pour l'honneur du genre humain, et le bien de la jeunesse, les yeux du public sont ouverts ! L'on a connu et l'on pratique d'avantage, les devoirs des pères et des instituteurs, envers les enfans ; et le tems n'est pas bien éloigné où en Amérique du moins, les méthodes intellectuelles remplaceront entièrement le système vicieux des procédés de pure routine, en fait d'éducation.

Quelle est donc la meilleure manière d'instruire les enfans ? L'éducation religieuse et morale étant la plus importante, rien de plus intéressant que de bien s'assurer de ce qu'il convient de faire.

Dans les familles, l'instruction spéciale, nous voulons dire, ce qui touche au dogme, peut être enseigné sans difficulté, et doit l'être, c'est le devoir impérieux des pères. Dans les écoles, il on est bien autrement, car s'il est vrai que la religion et la morale doivent être la base de l'éducation, il l'est aussi, que le seul moyen de faire fonctionner, en Canada, un système d'éducation qui convienne à tous, c'est de banir des écoles, tout enseignement spécial, en fait de religion. Il faut pourtant un enseignement religieux et moral, sans cela, point d'éducation. Comment donc faire ? Nous allons nous efforcer de développer aussi clairement que possible, notre pensée sur cette question importante.

Nous pensons qu'en combinant la lecture ou l'étude de l'histoire sacrée avec la Géographie, c-a-d, une Géographie adaptée à cette histoire, l'on parviendra sans peine, à réussir.

Et d'abord, nous nous adresserons à ceux qui, de bonne foi ou autrement, ne cessent de crier et répéter que le Catéchisme renferme ce qu'il y a de plus important à enseigner aux enfans, et nous leur demanderons de nous dire, en bonne conscience, si la méthode de routine que l'on suit presque généralement, dans l'enseignement du catéchisme, a l'effet de faire rettenir bien longtemps ce qu'ils ont appris ? Nous ne craignons pas la réponse, nous la connaissons. N'eussions-nous pas d'ailleurs, l'aveu honnête de respectables ministres de la religion, nous aurions, du moins, l'expérience journalière qui nous révèle combien peu sont vraiment instruits, les enfans en religion, et combien peu longtemps, ils retiennent ce qu'ils ont mécaniquement appris au catéchisme. Quelle en est la raison ? la voici : l'enfant que l'on catéchise, n'a aucune idée de la création, du déluge, de la Loi donnée par Dieu, après le passage de la mer rouge, en un mot, des bienfaits marqués dont Dieu n'a cessé de combler son peuple ; cet enfant apprend, comme un perroquet, que Notre Divin Sauveur est né à Bethléem, qu'il a été crucifié à Jérusalem, et il ne sait pas ce que c'est que Bethléem, Jérusalem ! Nous ne dirons pas qu'il peut s'imaginer que tout cela est dans la Lune, oh non ! il n'a jamais réfléchi, il n'y pensera assurément pas. La descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, dans le Cénacle, il l'apprend par routine, et il n'est pas plus en état de se rendre compte de l'endroit où elle a eu lieu, qu'il ne le peut faire quant à la scène. Et si, comme nous le pensons, il doit être instruit de la vie admirable du Sauveur, nous vous le demandons, si tout ce qu'on lui en dira, sera bien propre à produire un effet durable ? Nous savons que certains hommes qui pensent que plus on est ignorant, plus l'on est simple d'esprit, plus par conséquent, l'on est assuré de sa place au Ciel, nous répondrons que les enfans n'ont aucunement besoin de savoir tant de choses ; que jusqu'à présent, ils s'en sont fort bien passés, et qu'ils s'en passeront bien encore. Nous savons qu'il est des individus respectables qui pensent ainsi. Nous ne prétendons donc pas guerroyer avec eux ; ils ont droit à leur opinion, c'est le droit de chacun. Nous nous contenterons donc pour le présent, de soumettre à leur bonne foi, la méthode suivante.

M.

(A Continuer.)

Traduction.

POUR LA GAZETTE DE QUÉBEC.

REVUE de la *Vie de Robert de la Salle*, par Jared Sparks, publiée à Boston, 1844.

Il est vraiment très-satisfaisant de voir combien notre siècle a considérablement augmenté la somme de connaissances historiques amassée auparavant. La société "ayant pour but de répandre les connaissances utiles," a battu le sentier dans ses "Vies de caractères éminents" et des histoires plus étendues de certains pays. "La Bibliothèque du cabinet" (*The Cabinet Library*) a suivi la trace, et même sous une forme extérieure plus respectable et perfectionnée. Les Histoires illustrées sont venues ajouter à ce fonds commun, et avec beaucoup d'embellissement. Enfin, la "Biographie Américaine," dont onze volumes ont déjà paru à Boston, nous indique que le continent occidental ne sera pas laissé en arrière dans d'aussi utiles, d'aussi honorables efforts.

En général, les auteurs dont il est fait mention ici sont bien moins ambitieux de briller que les historiens distingués de la même époque. On ne remarque ni la période sonore, ni la description fleurie, ni la brillante métaphore si remarquable dans les écrits d'Alison, d'Antiquité et de Bancroft, si excellents sous tant d'autres rapports. Ils possèdent une simplicité attrayante. Ils engagent l'attention du lecteur en racontant l'enchaînement juste et naturel des

événements, comme on les attend, après les explications préparatoires des causes antérieures ; ou par l'expression de sentimens convenables de surprise, ou peut-être d'étonnement, quand cette relation entre les causes et les événemens ne peut être trouvée, ou bien encore par des sentimens d'une indignation juste et raisonnable, quand les passions des hommes ont été excitées d'une manière désordonnée ou criminelle. Voilà ce que nous concevons être le grand charme de l'histoire, au moins après sa première et principale qualité, une dévotion, un dévouement perpétuel et permanent à la vérité.

Dans son onzième volume de la "Bibliothèque de biographie Américaine," M. Jared Sparks a écrit la vie de Robert Chevalier de la Salle, qui est le sujet des remarques suivantes. M. Sparks est professeur d'histoire dans le collège d'Harvard. Son œuvre possède à un degré éminent les qualités dignes de louanges des ouvrages périodiques plus haut mentionnés. Il se recommande à notre attention, dans cette province, par la relation qu'il a avec l'histoire de la colonie. La vie et les découvertes de La Salle font partie de notre histoire ; et son esprit vigoureux et distingué, ses vastes plans et son activité, sa persévérance dans l'exécution de ses grandes entreprises, sans doute lui donnent droit à une place dans le souvenir de la postérité. Sa fin malheureuse, au service de son pays et de l'humanité, ne peut qu'exciter l'enthousiasme pour sa mémoire chez les esprits doués de sensibilité, et capables d'admirer de beaux et de romanesques événemens. L'auteur met devant nous les événemens comme si nous en avions été nous-mêmes témoins, et nous conduit, par la clarté et l'intérêt de son récit, à éprouver de la surprise et de la satisfaction, de la joie et de la douleur, de l'approbation ou du blâme, comme nous aurions éprouvé ces divers sentimens et sensations, si nous eussions été nous-mêmes parties aux événemens.

L'auteur commence avec beaucoup de soin par l'examen de ses autorités. Certainement elles sont peu nombreuses, mais elles possèdent divers degrés d'intérêt ; et la séparation de l'ivraie du bon grain, est dans ce cas-ci, comme dans beaucoup d'autres, une matière assez difficile. Les sources ou autorités généralement non disputées, sont les suivantes : — *L'Établissement de la foi*, par Leclerc ; le *Journal Historique*, de Joutel ; *l'Histoire bien connue de la Nouvelle-France*, de Charlevoix, et la *Découverte de quelques pays et nations de l'Amérique Septentrionale*. Un détail de ce dernier ouvrage a été donné dans le 10e volume de "La Bibliothèque de la biographie Américaine." L'ouvrage de Tonty, intitulé : *Découverte dernière dans l'Amérique Septentrionale* est très-précieux, s'il eût été imprimé dans une forme authentique, mais l'ouvrage fut gâté en passant à une seconde main, en l'absence de l'auteur. Outre ces ouvrages l'auteur eut accès à des documents précieux, jusqu'à ce jour inédits, qu'il trouva dans les bureaux publiés à Paris, qu'il semble avoir consulté avec jugement. L'autorité douteuse d'Hennepin est ici examinée au long, et une juste estimation du poids qu'on peut y attacher, est faite par une comparaison avec d'autres sources non suspectes. On trouve un détail fait avec soin de différens ouvrages sur ce sujet dans le *Catalogue d'ouvrages sur l'Amérique*, publié à Québec, en 1837, par F. B. Faribault, écrivain, avocat, président de la Société Littéraire et Historique de Québec.

Robert Chevalier de La Salle était natif de Ronen ; son éducation fut entièrement faite par les Jésuites, car on le destinait à devenir membre de cette communauté. Mais il quitta cette maison célèbre et se rendit en Canada en l'année 1667, en qualité de marchand. Il paraît avoir eu beaucoup de succès et d'avantage dans le commerce ; mais son ambition s'éleva plus haut, car il forma le magnifique projet de découvrir et d'ouvrir un chemin à la Chine et au Japon, à travers les lacs du Canada, qu'il imagine, non pas sans raisons pour ce temps-là, devoir conduire des eaux navigables jusqu'à l'Océan Pacifique. M. Bibaud, auteur d'une histoire récente de ces pays, dit : "Il était instruit, savant même, actif, entreprenant, et animé d'un double désir d'arriver à la gloire et à la fortune." Ceci est confirmé par l'ouvrage sous considération. Charlevoix conceut dans le même témoignage, mais y ajoute d'autres qualités d'une nature moins favorable. Les particularités de sa vie nous montrent certainement que sa réserve ressemblait fort à de la méfiance, sa discipline à une sévérité outrée, et son ardente persévérance à de l'obstination ; et ces défauts de son caractère furent les principales causes de ses infortunes. Cependant sans ces qualités mêmes, il n'aurait pas obtenu le nom qu'il porte, et il ne se serait pas engagé dans les entreprises qu'il a formées et exécutées.

Après avoir eu une prospérité égale à ses talens et à ses travaux dans le commerce, et reçu des marques distinguées de l'honneur du gouverneur, le comte de Frontenac, il retourna dans son pays natal en 1677. A son retour, il songea au grand projet qu'il avait longtemps médité, de suivre la rivière Mississippi ou Colbert, comme elle fut quelque temps appelée, jusqu'à son débouché dans l'Atlantique, ou comme il pourrait arriver, dans le Golfe du Mexique. Pour